

L'ÉVOLUTION POLITIQUE ET DIPLOMATIQUE DES TROIS PAYS DE L'AFRIQUE DU NORD

## Le début du règne de Hassan II révèle que le nouveau roi du Maroc ne manque pas de bons atouts

PAR JEAN LACOUTURE

**C** / ÉTAIT un axiome fort répandu parmi les spécialistes des questions marocaines :  
« *Mohammed V, disait-on, sera le dernier roi du Maroc. Moulay Hassan a du talent, du courage, de la culture, mais il ne régnera pas, et c'est parce qu'il le sait qu'il se hâte, dans l'ombre de son père, de gouverner.* »

Mais il est peu de pays où l'événement décourage autant le pronostic et démente à ce point les calculs des experts. La soudaineté de la disparition du souverain, l'immense désespoir et le besoin d'appui alors ressentis par la masse marocaine, le sang-froid et la décision du prince héritier, tout a contribué à investir Hassan II d'un pouvoir peut-être plus total encore que celui dont disposait son prestigieux prédécesseur, car le voilà fondé sur une notion d'hérédité qui n'est pas aisément révoicable.

Et la situation dans le royaume chérifien en ce printemps 1961 n'est pas sans évoquer celle qu'avait provoquée en France la tempête de 1958. Autour d'un homme soudain investi de tous les pouvoirs, une sorte de vide politique s'est fait, un évanouissement des forces démocratiques. Partis et associations – à l'exception peut-être des syndicats de l'U.M.T. – semblent frappés de stupeur ou emplis d'une dévotion inconditionnelle. Ce n'est peut-être pas en vertu d'un hasard que le général de Gaulle a félicité, par le double truchement de MM. Balafrej et Couve de Murville, ce royal émule.

Détenteur de pouvoirs apparemment sans limite, auréolé de triomphes que déclenche son apparition dans chacune des villes où il a fait jusqu'ici son entrée officielle – même à Casablanca l'ouvrière, – le jeune souverain a le « vent en poupe » pour résoudre les problèmes à la solution desquels son père avait consacré son ingéniosité circonspecte, son sens de l'arbitrage, sa passion de l'unité. Mais Hassan II les aborde dans un esprit profondément différent de celui du feu roi, quand bien même il se réclame d'une volonté de continuité et d'une fidélité qui sont hors de doute, au moins en intention.

Les commandements auxquels obéissait Mohammed V étaient l'horreur de la violence, le souci de n'avoir pas d'ennemi à gauche et pour cela d'oser, dans son style feutré, n'importe quelle surenchère, et la volonté de ne pas aventurer l'avenir de la dynastie et de la religion. Dans un monde aussi agité, le nouveau roi a certainement un moindre souci de pérennité et de prudence. D'autre part, Hassan II a moins de prévention que son père à l'égard de la « manière forte », l'ayant lui-même employée avec succès à diverses reprises. Enfin, si le roi disparu avait « épousé » la révolution africaine en 1960, comme il avait épousé le nationalisme marocain au lendemain de la guerre de 1939-1945, son héritier est plus réservé sur ce point, considérant avec quelque méfiance les régimes tels que ceux qui se sont installés à Conakry et à Stanleyville, et voyant dans celui du Caire la main de fer du raïs plutôt que sa collusion avec la diplomatie soviétique.

Simultanément, la substitution du souverain entraîne une réorientation diplomatique à propos de la France. Certes, Mohammed V avait su admirablement surmonter les tentations d'abuser, en 1955, de

sa victoire et même, en 1956, de venger l'injure à lui faite lors de la capture de Benbella. Cinq années durant, ses relations avec Paris s'étaient placées sous le double signe de la courtoisie de la coopération, en dépit d'incidents douloureux, presque tous dus à la guerre d'Algérie. Mais les six derniers mois de sa vie avaient été imprégnés, vis-à-vis de Paris, d'une croissante amertume, d'un amer désenchantement. Il en était venu à s'écarter systématiquement de tout ce qui lui venait de la France, encore que, trois jours avant sa mort, il eut fait venir l'un de ses collaborateurs les plus chers, M. Balafrej, pour le prier de rechercher un moyen de détendre le climat entre Paris et Rabat.

Sur cette atmosphère d'aigreur et de mélancolie tranche brusquement la cordialité entraînant dont Hassan II a voulu, dès la première heure, faire preuve vis-à-vis de Paris, fermement encouragé en cela par le geste du général de Gaulle -qui, sitôt qu'il apprit l'accession du prince au trône, décida de brusquer l'évacuation des bases françaises du Maroc, en don d'événement, et pour donner une touche de prestige au régime naissant, Depuis lors, il n'est guère de semaine que l'on ne se témoigne, du palais de Rabat à celui de l'Elysée, quelque amitié. La décision de transfert des cendres du maréchal Lyautey devait être comprise en ce sens, quand bien même, à trois jours de l'embarquement de la dépouille à Casablanca, un incident de frontière ait failli provoquer une crise.

Certes, on annonce que M. Khrouchtchev va être l'hôte du Maroc, premier pays africain à le recevoir. Mais il convient de ne pas s'abuser sur l'esprit dans lequel un tel échange de visites est fait. Du temps de Mohammed V, homme de méditation, un tel geste aurait pu avoir une résonance profonde. Sous Hassan II, homme d'action, il s'agit d'une opération politique entendue avec beaucoup de liberté d'esprit, susceptible tout autant d'intéresser davantage les Américains à un pays où ils sont déjà forts et actifs, que de «damer le pion» aux leaders de la révolution africaine, d'impressionner l'opposition de gauche au Maroc, voire de montrer aux futurs maîtres de la République algérienne que la monarchie de Rabat n'est pas celle de Bagdad ou du Caire.

Les conversations qu'il eut avec le colonel Nasser, l'an dernier, ont fait une profonde impression sur le nouveau titulaire du trône marocain. Et c'est ainsi qu'il ne néglige pas soit en soutenant – sans y mettre les réserves formulées par M. Bourguiba – le F.L.N., soit en faisant de Casablanca la capitale du syndicalisme panafricain ou celle des révolutionnaires angolais, de penser à l'avenir.

On observera néanmoins que sa pensée se dessine avec moins de précision en ce sens dès qu'il s'agit des institutions du royaume et de l'avenir des forces politiques, sans lesquelles la monarchie chérifienne s'enliserait dans un système théocratique aussi dangereux pour l'équilibre du souverain que pour la vitalité du pays.

JEAN LACOUTURE

Journaliste, écrivain et historien. Auteur, entre autres, de *Gamal Abdel Nasser*, Bayard/BNF, Paris, 2005.

## On s'arrête, on réfléchit



**Les ressources offertes par ce site ne peuvent exister sans le soutien financier de nos lecteurs, qui s'abonnent au journal ou qui l'achètent en kiosques.**

Abonnez-vous

---

Mot clés: [Monarchie](#) [Personnalités](#) [Relations internationales](#) [URSS](#) [Maroc](#) [France](#) [Égypte](#) [Maghreb](#)